

## Figures de l'exil : contiguïté, exigüité et exiluité

Simon Harel, Université de Montréal

---

### Résumé

L'exiluité, notion proposée par François Paré dans *Les littératures de l'exigüité* (2001 [1992]), peut s'avérer, dans le domaine de la littérature, un repli, en somme, une forme de ressourcement qui prétend renouer avec une origine. Le choix du déterminant n'est pas le fait du hasard. Une origine, une seule, un exil minuscule s'il le faut, un repli dans l'arrière-pays de l'exigüité : c'est le point de vue retenu par Paré, qui requiert, de plus, que cette parole minoritaire réfute toute nostalgie, ainsi la nécessité de penser cette exigüité sous la forme d'un nouvel universalisme. À mon sens, une théorie de l'exigüité permet de prendre au sérieux l'aspect à la fois contraint et ouvert, ample et tendu de l'acte de pensée.

### Mots-clés

Exil, territoire, exigüité, exiluité, contiguïté, planéтарité, loyautés conflictuelles

---

➤ Pour citer cet article :

Harel, Simon. 2019. « Figures de l'exil : contiguïté, exigüité et exiluité ». *Zizanie*, dossier « L'exil en situation d'exigüité dans la francophonie internationale », sous la dir. de Julie Delorme et Simon Harel, vol. 3, no 1 (automne), p. 35-50. En ligne. <https://www.zizanie.ca/figures-de-lexil.html>.

Les exils ne sont pas moins cruels et nécessaires aujourd'hui qu'ils ne le furent autrefois. Et que veut dire au juste cet autrefois ? Ne s'agit-il pas d'une vanité stylistique qui impose le monde d'hier (regretté par Stefan Zweig), alors que la vie actuelle a le défaut de succomber à toutes les formes de l'artifice technologique qui nous apprend aujourd'hui de quelle manière mieux penser ? L'exil correspond à un plan clairement délimité. Et ce plan est toujours une déclaration d'intention. C'est en effet une absurdité que de décréter que l'exil est une destination finale. Dans le parcours qui est dressé, le point de départ est certes connu. Il en va autrement de l'arrivée. Il faut quitter un espace mortifère pour le sujet qui espère du voyage à venir une expulsion. Rien n'est alors choisi dans l'exil. Tout se joue précipitamment. À vrai dire, il n'y a même pas d'histoires associées à l'exil, telles que nous les envisageons la plupart du temps sous la forme de mauvais romans.

Au risque de défendre un point de vue inefficace par sa généralité, j'avance que la littérature d'exil est souvent un propos conventionnel pour une raison qu'il est sans doute cruel d'annoncer. Il faut être revenu de l'exil (en son pays natal, voire en tous lieux qui offrent protection et tranquillité d'esprit) pour être en mesure d'amorcer un discours à son sujet. La clôture de l'exil ne peut qu'être décevante : on revient toujours chez soi. Il arrive cependant que l'exil — ex-il — s'apparente à une non-personne. La section du mot ex-il est la prémonition d'une violence à venir qui se jouera dans un aveuglement qui rappelle l'énucléation d'Œdipe ou de Tirésias. C'est en effet une violence inscrite à même le corps, sous la forme d'un arbitraire psychosomatique, qui précipite le départ.

Si l'exil implique une perte fondamentale (un pays, une famille, des idéaux brimés qui justifient la fuite), il en va autrement de l'exiluité, notion proposée par François Paré et dont j'imagine les rebonds et les sauts dans un espace qui ne se résume pas au *templum*, ces images et représentations de formes rectilignes. L'exil est l'expression d'un désir franc. Celui ou celle qui quitte le pays natal brise toutes relations de contiguïté avec un espace fondateur. À ce sujet, l'exiluité est un geste de rupture, un acte minuscule qui oblige à circonscrire un territoire réduit à l'infime, comme si ce dernier disparaissait à perte de vue. Les temps ont changé. Banalité de circonstance ? Autrefois, le lieu parcouru était disponible dans ses aspects sécables, que l'on pouvait dès lors comptabiliser. Celui-là pouvait être fragmenté, morcelé, fracassé dans la démesure de son potentiel d'exploration. En somme, le territoire était disponible à perte de vue. Quant au désir de posséder ce dernier (par exemple, la soif de revendications communales sous la contre-culture, de projets autogestionnaires et révolutionnaires), il était massif. Cela ne faisait aucun doute. L'écoumène saurait nous préserver. La Nature demeurerait bienveillante. Au cœur de cette logique, l'exiluité rend compte d'une autre perspective. Elle prétend accueillir ceux qui ont peine à être, qui sont soumis à l'angoisse de disparition. La forme pleine du territoire, qu'elle prenne l'aspect de la conquête d'un lieu ou de sa dévaluation, rompt avec l'exiluité du lieu. L'horizon, si nous acceptons de l'envisager comme une forme narrative, convient bien à l'exil. Il faut de l'espace disponible, en

somme, de l'immensité pour que l'exil possède le statut de non-personne. Exil, cela ne peut se dire au « je » de l'énonciation personnelle. Un exil, si nous nous en tenons aux modes intellectuelles du jour, se doit d'être dit dans une grammaticalité anonyme en deuil de tout énonciateur. En fait, l'exil, du fait d'une posture intellectuelle dont il faudra analyser les tenants et aboutissants, se constitue en un inachèvement dont l'aspect impersonnel (encore une fois l'exil qui n'est pas ex-je) se doit d'être réclamé. Parler d'exil, cela suppose, dans un premier temps, l'illusion du mouvement, de la mobilité, du déplacement, de l'exiguïté aussi.

Y aurait-il, dans l'exiguïté, une forme de qualité propre à l'exil, cette non-personne qui, dans l'exercice de la relégation, bute sur l'absence de parole puisqu'il s'agit d'un ex-il et non pas d'un ex-je ? Si cette perspective devait être retenue, elle traduirait un aspect prévisible, car la pensée de l'exil met en jeu une logique narrative faisant référence à la clôture de l'énonciation qui se manifeste dans la représentation de l'espace et de l'amplitude de l'exil. L'exil est la déclinaison d'une tragédie que figure la difficulté de vivre en un monde où la possibilité d'être soi bute sur une discontinuité. Bien des propos ont valorisé cette fuite en avant à titre de fabrique culturelle. Le post-exil et le néo-exil sont des formulations plus inutiles les unes que les autres, du moins dans l'aspect crûment éditorial du propos qui relève du jugement d'opinion. Ainsi, la perception de l'espace contemporain exprime la nécessité de segmenter à outrance les formes de l'exil en ses diverses composantes. Il répète, en somme, le drame d'une parole qui ne sait plus comment habiter dans le monde, si ce n'est sous l'aspect d'un passage toujours renouvelé en ses marges.

L'exil est une condamnation certes, mais il offre, à tout le moins, la possibilité de quitter un lieu. Plus encore, il impose de changer d'état civil, de citoyenneté, sans doute, de manière plus prosaïque, de costume (un paraître social), parfois de langue, dans tous les cas, de patrie, sans doute un peu de physionomie, de changer en somme d'identité. Ce discours, nous l'entendons depuis longtemps. Il est devenu une marque de commerce académique. Si l'identité ne convient pas, il suffira d'en choisir une autre. Si ces nouvelles identités ne nous satisfont pas, il suffira de convoquer une pluralité d'identités, pourquoi pas un bouquet d'identités, toutes formes d'éclosion du soi, de son émergence, de son avènement, grâce à l'exil, bien plus que contre lui. L'exil est un euphorisant, une nouvelle forme d'addiction intellectuelle chez les assis de l'Académie.

Dans nos façons de vivre et de penser, l'exil est devenu une façon de réfléchir à ce que l'on nommait, il y a peu, la Culture. Les figures de l'exil chez un Walter Benjamin, un Stefan Zweig ou un Sigmund Freud ont traduit, dans la pensée européenne, la tragédie d'une culture dont l'universalisme était mis en cause. Ne reste aujourd'hui de cet universalisme que le mondialisme, en somme, une pensée rabaisée et diminuée, une manière d'envisager la culture moins comme l'expression de la tragédie de l'exil, chez Zweig, par exemple, que sous l'aspect éclaté et euphorique d'identités plurielles.

La déconstruction des identités, ainsi défaits, démontés puis remontés, comme l'envisagerait l'exercice philosophique d'un mécanicien des systèmes de pensée, semble à l'ordre du jour. Or, cette figure de l'exil d'autrefois n'existe plus. Elle a fait l'objet d'un remplacement, au fil du temps contemporain, par la coïncidence folle du temps présent avec un presque-passé et un futur instantané, tout le contraire de cette passéité qu'entrevoit le philosophe Vladimir Jankélévitch, au sujet de la nostalgie. Le *nóstos* se fait rare, ainsi que les regrets. Faisons table rase de toutes ces déceptions. L'antienne mélancolique qui reposait sur la conservation d'un objet psychique introjecté, à la fois enraciné et pulvérisé, témoignait d'une maladie de l'âme. Antonin Artaud et Georg Groddeck parlaient en ces termes, Stefan Zweig et Arthur Schnitzler recouraient à ces expressions.

Si l'exil laisse entendre, en sa violence, un socle traumatique, il convient de constater, à l'ère des identités multiples, que l'exil, dans sa démesure horizontale, laisse place à un monde qui contient les figures spatiales de la contiguïté et de l'exiguïté, deux systèmes de pensée qui, dans leur configuration, ne sont pas éloignés l'un de l'autre. La contiguïté met en relief, cumule et compose une cartographie, un espace de sens. Parce qu'elle est une pensée adjonctive, elle semble en mesure, par le biais d'un processus qui vise la construction d'une complétude, de former un univers de sens.

### **Le territoire de la contiguïté**

La contiguïté indique, comme j'ai voulu le démontrer dans mes *Braconnages identitaires* (2006), un espace de sens qui sous-entend la possibilité d'un conflit. Qui parle ainsi fait référence aux territoires et à ses frontières, aux espaces limitrophes, à leurs traversées, sans oublier les bien réelles interdictions de passage. La contiguïté suppose un territoire qui se constitue dans le façonnage de balises, ce qui implique un signifiant de démarcation, un tracé grâce auquel cette contiguïté pourra, le cas échéant, se contracter. La contraction, le rapetissement et le rassemblement d'espaces conjoints conduisent dès lors à une mise en scène du même. C'est le cas de ces discours bien connus à propos de la fermeture des frontières qui sont avancés dans tous ces cas où l'étranger menace. Nous n'en avons pas fini avec ces expressions de la contiguïté qui représentent, à peu de choses près, notre perception usuelle des réfugiés et des apatrides, une expression qui nous semble sans doute désuète (tant nous voudrions habiter un autre espace à l'heure de la planéarité).

Il semble que nous vivions au cœur d'espaces cubiculaires, les formes actuelles de la pensée d'un Ernst Cassirer (1972 [1953]) sur le *templum*? Il est question d'occupation du sol et d'espaces urbains qui imposent la construction en hauteur. La spéculation immobilière bat son plein. À Toronto ou à Vancouver (pour ne prendre que les exemples les plus proches), cette contiguïté des espaces est le signe d'un grand malaise. La mitoyenneté se vit dans un esprit de retrait de l'espace public.

Les conflits naissent de contiguïtés qui sont mal agencées, la plupart du temps, dans la vie sociale et la vie personnelle. Une intimité fait mal, blesse au dedans de soi, réalité bien prosaïque. L'un ne s'entend plus avec l'autre, ce qui impose une rupture de la continuité dans la vie commune, ce qui altère le savoir-vivre qui façonne les différences qui sont la marque de notre identité. En somme, nous pratiquons, dans l'exercice de notre commune humanité, le désir de nous rassembler, parfois de créer l'illusion d'une fusion fondatrice de bien-être. Cependant, l'éloge de la contiguïté n'est pas la promesse de vies reconfortées dans l'habitat sécurisant d'un monde sans anicroche. Celle-là ressemble assez à cette fenêtre sur laquelle le nez de l'observateur est collé, sans espoir d'aller dans la rue, là où la vraie vie se joue. La séparation (ce que nous appelons aussi un signifiant de démarcation) est au cœur de cette démarche. Nous sommes tout près des autres sans leur être liés. À travers le mur vitré d'un quai d'embarquement dans tout aéroport, nous percevons, au moment du départ, que l'autre nous échappe.

La contiguïté, c'est aussi une formulation de l'esprit chez le savant, le créateur. Elle exprime, dans ce contexte, un indéracinable désir de complétude par l'exercice de la pensée. Dans cette logique, le sujet tente de s'adjoindre toutes les pensées offertes pour les faire siennes. Selon les dispositions psychologiques de chacun, cet accaparement des pensées disponibles peut privilégier un essor qui est souvent l'apanage de la création, mais qui peut aussi prendre la forme d'une névrose. L'acte de conquérir les pensées disponibles tient lieu d'Idéal régénérateur. Il arrive qu'il se transforme en expression d'une maîtrise de ce qui est réputé inconnu (la pensée non encore advenue), au prix d'une sècheresse compulsive qui accumule les pensées comme s'il s'agissait d'un exercice comptable.

Revenons aux enjeux de la contiguïté dans le cours d'une réflexion sur l'exiluité. Pour que l'exil se constitue, un sujet qui se dit natif ou autochtone doit prévaloir, assurant en retour l'énonciation d'une unité. Le porteur de cette identité est, la plupart du temps, le sujet territorial, bien que cela ne soit pas indiscutable. Sous sa forme première, l'exil est une extraction du lieu natal. Celui-là peut néanmoins prendre d'autres formes, comme c'est le cas de l'exiluité, qui révèle une relation beaucoup moins topographique aux errances et aux souffrances de l'espace natal. Dans tous les cas, la contiguïté est un processus dont il faut retenir la variabilité en même temps qu'elle est assujettie à un ordre. En effet, il existe un séquençage de cette opération spatiale : une pièce s'ajoute à une autre, dans une opération logique qui a pour but de former un espace de sens. À ce titre, la contiguïté requiert qu'il y ait tout à la fois de la complétude et du non achevé. La mise en relation de l'autochtonie et de l'unité, de l'étranger et de la différence, favorise une pensée de l'exil.

Ainsi, la contiguïté complique l'exercice de l'exil, qu'il n'est plus possible désormais d'entrevoir comme la simple expression de l'incommensurable distance que représente le pays quitté. La douleur associée au *nóstos*, cette blessure de l'âme qui impose au sujet la tragédie de la défamiliarisation, n'est plus indispensable.

Alors, la signification de l'exil devient un babil, une glossolie semblable à celles proférées par Artaud, parfois un délire. Ces derniers exemples témoignent en effet d'une résistance du sujet à l'égard de ce qui, dans sa quête, contrevient au principe de l'autochtonie, envisagé comme le siège d'une pensée originaire. Comme on le verra un peu plus loin, la notion d'exiluité peut être envisagée comme un coup d'éclat planétaire, l'étincelle astrale (ainsi que le formule Kostas Axelos [1957]) qui permet de vivre sans nostalgie et sans regret. La relation de contiguïté est alors abandonnée au profit d'une force d'attraction qui, par son intensité, redéfinit le rapport au territoire. L'œuvre d'Artaud peut être posée comme forme d'expression qui bouscule tout signifiant de démarcation, qui bouscule les « districts de la pensée » (une expression de Thomas Bernhard) et qui implique, de fait, de subvertir les coordonnées spatiotemporelles qui délimitent le champ d'action du sujet.

### **Identités minuscules et post-exil**

Revenons néanmoins pour l'instant au propos principal, point de départ de ce travail. La contiguïté a été présentée comme un processus adjonctif et séquencé. Dans le cadre d'un système de sens qui peut être associé à une organisation territoriale de l'espace, on peut envisager la contiguïté d'identités minuscules, voire de presque identités, ce qui est, en somme, une manière de penser la fragmentation de l'exil. Les identités minuscules des réfugiés sont peut-être la tache aveugle de notre réflexion. En somme, y a-t-une alternative entre l'exil canonique (l'histoire d'un bannissement qui a tous les traits d'une vie condamnée à séjourner hors de soi et hors du pays) et ces identités minuscules qui témoignent de notre difficulté à saisir la fragmentation du réfugié, figure toute contemporaine de ce que nous ne nommerons pas par ailleurs un exil intérieur ?

Dans cet esprit, les valorisations du pluralisme culturel (quelles que soient leurs expressions différentielles : multi-, inter-, etc.) ont peut-être comme vocation (ce dernier mot n'est pas choisi au hasard) de normaliser ces identités minuscules, puis de retisser les coutures de l'exil sous sa forme canonique. La familiarité d'un territoire recomposé, fut-ce dans l'exil (le souhait du retour désormais impossible au pays natal), n'a-t-elle pas pour rôle d'atténuer les angoisses archaïques de perte, de dissociation et de défamiliarisation que nous attribuons à l'exiluité ?

Dans l'expérience migratoire commune, la séparation est à l'œuvre. Les familles sont dispersées, les liens filiaux, mis à mal. Le migrant ne se reconnaît plus et sa famille, qui le verra de nouveau cinq ou dix ans après son départ, rencontrera un autre homme, une autre femme. Il importe de penser différemment l'exil, de ne pas le ramener à un subterfuge esthétique, en somme à un stratagème séduisant qui ressemblerait à une déambulation dans un monde post-exilique.

Comment penser ce post-exil qui obéit à un séquençage brutal de la temporalité ? Contre ce discours, il conviendrait de faire intervenir le point de vue d'identités minuscules, des implosions subites d'identités préfixées, aux antipodes

d'une lecture vertueuse du pluralisme. Ces révolutions minuscules de la pensée ne permettent-elles pas de concevoir un exercice dans lequel la sanction de l'exil laisse place de nouveau au territoire de l'exiguïté ?

Les exils contemporains se veulent des découvertes absolues, le souhait de briser toute relation de contiguïté avec l'espace natal. Le rapport au natal, au maternel, ce n'est pas rien ! Est-il possible, par ailleurs, qu'un des grands refoulés de l'époque présente, la difficulté de corporéiser dans une relation à la mère un enracinement qui n'est pas perçu comme un discours réactionnaire, fasse partie de notre réflexion ? Ainsi, les exils contemporains se veulent des gestes de rupture. Or cette dernière, si on choisit de la définir sous la forme de la déterritorialisation chère à Gilles Deleuze et Félix Guattari (2012 [1972]), nous oblige tout de même à circonscrire, en un acte obstiné, un territoire, comme si le territoire devait être désenclavé, ouvert aux potentialités de son inachèvement. Les expressions parfois grandiloquentes du post-exil semblent faire référence tout à la fois à la simulation des identités plurielles (ou encore au pluralisme factice des identités). Cependant, cette expression, qui a le défaut de situer l'exil en une temporalité ultérieure et neutre (le post- n'a pas d'avenir propre, il est au mieux consécutif), se veut l'indication d'un malaise.

L'expression de la postérité du post-exil rassemble les énonciateurs d'une parole brisée. Réfugiés anonymes et familles sans nom ont peine à trouver une place où vivre. Ils se perçoivent en proie à la disparition et ce n'est certainement pas le fruit du hasard si, depuis une vingtaine d'années, de nombreuses recherches traitent de ces sujets désaffiliés. À propos des autochtones nommés Premières Nations, le processus de décolonisation entamé implique la mise en cause du statut administratif, juridique et colonial des réserves. Chez les littéraires, le texte n'est plus, depuis longtemps déjà, le seul objet d'étude. Il est de mise d'étudier la représentation des espaces publics dans le discours littéraire, les figures de l'itinérance et de la précarité qui correspondent à un exil vécu dans la ville.

« Je n'ai pas assez de lieux où être, je n'arrive pas à respirer, ma déclamation asthmatique me brûle la gorge. Je tremble devant les mots que je voudrais dire, mais qui butent sur ce territoire racorni où je pose les pieds. » Telle est la plainte de ceux que je nomme aujourd'hui les exigus, les êtres malmenés d'un espace rapetissé. Rappelons-nous le propos de François Paré :

Cet *exil* que l'on attribue volontiers à Anne Hébert ou à Suzanne Jacob, par exemple, est avant tout un lieu idéologique qui permet d'interpréter, sur le plan de l'acte d'écriture, la prénance de la question des rapports avec l'Autre et avec l'Ailleurs. *L'exil*, c'est le visage littéraire de notre existence empruntée dans l'espace, de notre sursis dans le discours des cultures hégémoniques. Ainsi dira-t-on des écrivains franco-ontariens, récemment installés au Québec (Gaston Tremblay, Patrice Desbiens, Brigitte Haentjens, Jean Marc Dalpé), qu'ils sont en exil par rapport à leur propre culture d'origine. Pour le

Québec, ce même exil se reporte sur la France ; il ne peut être qu'en France. L'écrivain vagabonde : dans les rues de Paris comme dans celles de Montréal. L'écrivain vagabonde, point (2001 [1992], p. 91).

L'écrivain vagabonde, il n'est pas à sa place. Pour qu'il vive, il lui faut l'usage d'une métaphore, d'une voie de passage.

Plaçons-nous un instant dans le cadre de notre réflexion sur la pensée de la contiguïté. À la manière d'un signifiant de démarcation, cette pensée propose un espace où les points de rencontre sont peu nombreux. Ce qui est contigu n'est pas pour autant ouvert à l'exploration. Le *templum*, s'il est devenu un espace cubulaire comme c'est le cas des gratte-ciels des grandes villes, ne peut se soumettre aux rebonds et aux sauts qui introduisent de la discontinuité et qui permettent de franchir des espaces qui ne sont pas agencés de façon séquentielle. À cet égard, l'écrivain est en mesure d'échapper, par l'entremise de la fiction, à ce monde jointé. Le territoire de la contiguïté, s'il n'est pas l'objet d'une planification urbanistique ou d'une occupation du monde, peut prendre l'aspect de pièces rapportées du territoire, ressembler à un puzzle. C'était la thèse défendue dans mes *Braconnages identitaires*.

### **De la démesure de l'espace à l'exiguïté**

Dans ses *Digressions sur l'étranger* (1984 [1908]), Georg Simmel évoque l'étoile Sirius qui est si lointaine de notre monde habité qu'il est impossible d'avoir une compréhension convaincante de son éloignement. Pour le commun des mortels, le fait de parler d'années-lumière ne rime à rien. Notre conception de la distance requiert de parler avec ces mots abstraits qui sonnent faux. C'est que l'étoile Sirius chère à Simmel nous est accessible. Un peu plus et on croirait toucher cette étoile du doigt. N'est-ce pas ce que les enfants font lorsqu'ils voient la lune de leurs sièges d'auto, alors que le conducteur regarde droit devant ? Celui-ci est aimanté par la route qui colle aux roues de la voiture.

Nous sommes des êtres de trajectoire. Dans cette conception du monde qui ne nous est pas éloignée, les astres nous sont fidèles. Ils tiennent lieu de points de repère auxquels nous faisons confiance. Le monde planétaire n'est pas une abstraction. Au risque de faire preuve d'une attitude naïve (comme l'enfant qui s'émerveille à la vue de l'astre qui est son fidèle compagnon), nous ne nous interdisons pas cette épistémologie première, source de connaissances dont l'infantilité en dit long sur la façon dont nous comprenons le monde. Georg Simmel a, bien sûr, une tout autre réflexion à l'esprit. L'homme est philosophe et sociologique. Les digressions dont il est l'auteur veulent circonscrire le statut de l'étranger. Ce dernier ressemblerait à l'étoile Sirius qui brille de ses feux et nous semble pourtant d'une présence glaciale. Chez Simmel, l'étoile erre tout comme l'étranger, qui a pour rôle d'animer sa course sociale, son errance propre, par l'entremise du rôle de commerçant.



En effet, il s'agit de comprendre et d'éprouver une réalité qui nous excède, voire qui nous outre passe. Dans cette manière de voir les choses, il y a l'expression d'une exagération, une façon de dire le monde qui requiert, de notre part, une intervention. Le cosmocentrisme de la planéтарité est le complément de l'anthropomorphisme, qui relève de toute forme de compréhension engageant notre regard sur le monde. L'enfant ne joue pas ce rôle. Sans lui prêter une attitude qui obéirait aux aspects singuliers d'une pensée prélogique, en somme une perception qui privilégierait l'idée d'un univers archaïque, nous pouvons privilégier, comme l'entend Axelos (1957), la configuration du « jeu du monde ».

Le jeu est interrogatif. Nulle réponse ferme ne peut lui être faite. Ce sont les pièces du jeu qui permettent l'aller-retour de la pensée, hors de toute contrainte apparente. L'advenue du monde dans le jeu est une façon chère à Axelos de rompre l'apparente immuabilité d'un ordre cosmogonique. Sans qu'il soit utile de cerner les enjeux d'un débat qui oppose de façon sectaire l'immutabilité des astres (aux yeux de l'enfant qui exprime sa confiance envers sa cosmogonie toute personnelle) à l'advenue du monde et à sa mobilité intrinsèque, poursuivons la réflexion.

La pensée de la planéтарité peut facilement laisser place au délire. Je ne choisis pas ce mot au hasard. Dans la réflexion en cours, il est possible de se laisser emporter, de mêler les mots de la science et de la poésie, de prétendre renouer avec un langage unitaire qui nous lie au cosmos. À tout prendre, les thèses récentes sur le métissage culturel ont joué ce rôle sous le prétexte d'une diversité qui masquait une insupportable répétition : reprise des mêmes énoncés et discours en vase clos au nom de cette diversité. Mon irritation n'est pas seulement le fait d'une attitude énervée. Le problème posé par la diversité, c'est qu'il nous oblige à concevoir une série d'unités (qu'elles soient ethniques, sociales, religieuses, peu importe), sous l'aspect d'une conjonction de séquences dont l'ajout permettra de constituer, en une forme certes déboîtée, le principe de l'unité.

Une unité divisée, c'est en effet possible. Allons plus loin. Une unité morcelée, pourquoi ne pas l'envisager ? Si le principe de l'ontothéologie, à la source de la réflexion sur le territoire global (une expression qui anticipe en quelque sorte la réflexion sur la planéтарité), est admis, de même que ces morcellements de l'espace, que vient faire, cette fois, la notion d'exiguïté chère à François Paré ? Ce dernier y voit l'expression d'une condition malheureuse qui restreint la possibilité de tenir un regard sans complexe sur l'advenue du monde.

Je ne fais pas de la pensée de Paré l'expression d'une conscience nostalgique qui buterait sur l'exiguïté du territoire et qui, pour ces raisons, serait incapable de s'affranchir, bien qu'il soit en partie inexact de renier, dans la pensée de François Paré, cette mise en forme du rapetissement de soi à propos des territoires franco-ontariens de la littérature. Pourtant, la pensée du chercheur est dérangement parce qu'elle se constitue dans l'exiguïté sans pourtant en vivre les effets délétères. Rétrécissement, il y a certes, mais ce dernier n'est jamais entrevu comme l'expression d'une extinction de la culture et de ses habitants.

La restriction mentale que décrit Paré a tous les traits d'une impuissance. La démesure de l'espace provoque la sidération. Ce serait comme habiter un désert ou une vaste étendue nordique qui aveugle. La réfraction du soleil sur la glace brûle la rétine avec autant de violence qu'un soleil nu. Dans un tel contexte, il est impossible de se faire une idée le moins valable des lieux que nous parcourons. Ainsi, l'exiguïté est une forme de rétraction du regard vers l'en dedans de la petitesse, ce que représente la condition de minoritaire. À ce propos, Antonin Artaud décrit l'exiguïté du territoire dans ses écrits consacrés aux Indiens Tarahumaras, ce qui l'oblige à adopter, au prix d'une forme de mimétisme colonial qu'il exerce sans difficulté apparente, une restriction, un enfermement, qui interdit en somme le droit de vivre dans l'exil. Artaud est l'homme des exils ratés. Il quitte les asiles et les maisons de santé pour mieux revenir y séjourner. Pourtant, l'enfermement ou la contention ne semblent pas exaspérer Artaud. L'homme est habitué à la restriction. Chez lui, un emportement est discernable. Le poète est familier de ces échappées que promettent les glossolalies. Artaud est le sujet de la conscience planétaire. Au sujet des scénarios idylliques de l'exil, comme si ce dernier représentait une fuite en avant, la possibilité de recommencer sa vie, il faut opposer l'existence de ceux qui se sentent à l'étroit, les êtres de l'exiguïté. Ces derniers habitent un espace contraignant qui les plonge dans un univers où ils éprouvent une tension sans objet. Cet affect est à l'œuvre chez Patrice Desbiens comme chez Dostoïevski. Les rapports au territoire chez Desbiens ou à l'espace dans l'œuvre de Dostoïevski supposent l'exercice d'un masochisme, une souffrance en somme que révèle, c'est là tout le paradoxe, une contention sans motif apparent.

Dans la définition euphorique de l'exil, l'espace est disponible : panorama, horizon, regard à perte de vue. Il est loisible de conquérir de nouveaux mondes. Les aspects les plus saillants des conquêtes coloniales sont ces explorations de mondes qui nous semblent exotiques. Ils correspondent à la mise en scène de l'exil, entrevu comme une nouvelle forme de connaissance, l'expression d'une curiosité infantile qui alimente le savoir, ainsi que la psychanalyse, depuis Mélanie Klein (1988 [1947]), nous l'enseigne au sujet de la pulsion épistémophilique.

Tout à l'heure, je faisais valoir qu'il y avait, en ce bas monde, des êtres de l'exiguïté, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui se heurtent sans cesse aux formes étanches d'un monde qui, dans sa constitution, contraint le sujet qui n'a pas d'espace de liberté. Ne pas avoir d'espace, c'est se rabattre sur le corps réduit à sa plus simple expression, un mécanisme pulsionnel qui, par le biais d'une excitation sexuelle auto-érotique, condamne le sujet à répéter les mêmes pensées.

Existe-t-il une telle chose qu'un désir non contraint ? Le désir est toujours embusqué, il est lui-même soumis à l'exiguïté du corps propre que l'on considère bien trop vite comme un lieu habitable ou habité, un refuge qui s'ouvre en effet sur le monde de l'inconscient. Le désir serait l'aménagement de ce refuge. Il faut comprendre des propos de François Paré que l'exiguïté, au lieu d'être une forme de retour heureux au pays natal, se veut l'expression d'une contrainte, dans l'expression

souvent douloureuse du pays natal, comme un V. S. Naipaul a pu le ressentir mieux que d'autres écrivains.

Chez Naipaul, l'écriture est toujours l'expression de l'exiguïté. À la fois phobie et contre-phobie, elle est une tentative de conquérir l'espace, comme elle exprime la mise en scène du sujet colonial. Dans le rétrécissement de l'être, la dimension caricaturale du mimétisme présenté par Naipaul n'offre aucune émancipation. L'exiguïté nous soumet, hors de toute forme de complétude, à la petitesse, au rétrécissement dans ces formes du bas monde, du corps et de la déjection qui empêchent le sujet d'accéder à la demeure du haut langage, de l'expression noble et aérée.

L'exil est la conjugaison d'une distance et de la durée qui forment la tragédie de la pensée, pour toutes ces raisons, condamnée à la défamiliarisation ou à la dépersonnalisation. Ce qui, autrefois, paraissait une découverte majeure (ainsi, le clivage du sujet dont Freud disait qu'il est le matériau premier de la psychose, l'aspect essentiel de la compulsion de répétition, du travail du négatif) a laissé place à la banalisation. Le clivage du moi est devenu un acte anecdotique, comme si l'exigence d'être clivé, dissocié, coupé d'une partie de soi impliquait l'obligation de vivre dans une relation de scissiparité.

Les territoires de la contiguïté représentent l'expression de révolutions minuscules de la pensée qui font des collectivités exiguës, ainsi le Québec (à la fois majoritaire et minoritaire, minoritaire sans l'accepter, majoritaire mais ne voulant pas l'assumer), un espace où toutes les postures de l'exiluité sont jouées dans un théâtre social. La dissemblance de l'expression de soi s'affirme dans un pluralisme souvent maladroit, malmené dès qu'il prétend concurrencer un universalisme sans universalité (ainsi le projet de la charte des valeurs québécoises). Contre l'exil qui promeut l'idée d'une contiguïté de mondes parallèles et néanmoins synchrones, l'universalisme de l'exiluité est tout à la fois un projet singulier, voire local, et la quête d'un espace qui aurait valeur de dénominateur commun. De ce clivage de la pensée peut cependant émerger un désir de rupture sans violence, un silence qui, dans le pire des cas, configure une parole vaine. À ce sujet, François Paré écrit : « Certes, l'écriture et la pratique de l'art entraînent inévitablement une libération de l'espace. Par là, le créateur lutte à mort contre l'exiguïté, contre l'étouffement et contre le silence. » (2001 [1992], p. 97)

### **Une théorie de l'exiguïté : vers un nouvel universalisme**

Au sujet de l'exiluité, il faut comprendre, à la suite de François Paré, qu'elle peut s'avérer, dans le domaine de la littérature, un repli, en somme, une forme de ressourcement qui prétend renouer avec une origine. Le choix du déterminant n'est pas le fait du hasard. Une origine, peu importe laquelle, suffira. Il n'est pas question, dans le propos de Paré, d'une unité primordiale, d'une fondation qui se veut origine sans point de départ, sans antécédence. Dans le cours de sa réflexion sur la

planéarité, Axelos propose, dans les faits, une Origine qui se démultiplie en autant de formes qui sont les sièges d'une énonciation prodigieuse. Ce n'est pas le monde qui parle et veut se faire entendre résolument. Le propos d'Axelos se situe en retrait de toute énonciation humaniste, qu'il s'agisse de la parole subalterne ou des énoncés de pouvoir qui prétendent contrecarrer cette dernière.

Une origine, une seule, un exil minuscule s'il le faut, un repli dans l'arrière-pays de l'exiguïté : c'est le point de vue retenu par Paré, qui requiert, de plus, que cette parole minoritaire réfute toute nostalgie, ainsi la nécessité de penser cette exigüité sous la forme d'un nouvel universalisme. Il est commun d'affirmer que l'universalisme est mort pour mieux laisser place aux identités de petites communautés culturelles. À ce sujet, François Paré décrit les risques d'une écriture de l'exiguïté, dont il souligne qu'elle est un geste téméraire (2001 [1992], p. 110), scandaleux, complexe, en somme un geste qui ne saurait être réduit à ce que le commentaire critique, en provenance de l'institution littéraire, peut décréter.

Aux yeux de François Paré, cette exigüité est le signe de petites cultures qui sont, en quelque sorte, interdites d'historicité. Ces petites cultures souffrent, si l'on poursuit dans cette veine, d'une symbolisation problématique de leurs inscriptions dans le monde. François Paré écrit à ce sujet :

plus une *petite* culture s'interprète comme menacée dans son existence, plus elle aura tendance à se ritualiser et à se sacraliser. Des signes de ce glissement sont remarquablement évidents : sacralisation des auteurs et de certains textes fondateurs, verbalisation rituelle de l'acte d'écriture, production d'un discours absolu, recherche de pratiques rédemptrices et formation d'une communion sacralisée des lecteurs et des lectrices (2001 [1992], p. 67).

La définition de l'exiguïté peut cependant devenir, si nous ne sommes pas prudents, un stéréotype, de même que la crainte de la disparition, obsession des communautés minoritaires, peut s'avérer un cliché sans grande rigueur.

Si l'intention est de promouvoir une littérature de l'exiguïté, ce n'est certes pas afin de renouer avec le discours rabâché du minoritaire, celui dont nous attendons qu'il prenne la parole, qu'il se fasse entendre avec compétence et pertinence. Ces discours sur la prise de parole reposent sur un discours ontologique, une forme quasi religieuse de l'énonciation qui ressemble à un avènement, ainsi que Michel de Certeau a pu le faire valoir, riche de sa formation dans le domaine de l'histoire et des sciences des religions.

En effet, il faut abandonner le domaine d'une idéologie de la prise de parole, de la déclamation d'une parole qui fait intervenir l'idée d'une éloquence du minoritaire, nouvel exotisme ayant peu de valeur. N'entendons-nous pas, de la part des institutions de sens, de la critique littéraire aux réseaux sociaux, l'exigence de la proclamation du sujet minoritaire, de manière à ce qu'il compose, en sa forme spontanée, un surgissement ? Je ne choisis pas, sur ces questions, l'idée d'une

appropriation de la parole (l'expression est en effet volontaire, déterminée). Il demeure que la proclamation du sujet implique l'idée d'une constitution de soi d'une rare efficacité, en l'absence de tout conflit et tension, de toute contradiction, voire d'ambigüité.

De cette liturgie de la parole, ainsi que l'entrevoit Michel de Certeau, il faut retenir la mise en espace. Alors que Certeau écrit *La prise de parole* (1994 [1968]), Mai 68 s'annonce sans que rien ne permette d'en prévoir l'avènement. La référence implicite à la prise de la Bastille dans le discours de Michel de Certeau oppose les mondes de la casemate du sens, de la forteresse du pouvoir et de la parole de la multitude, des sans-voix, des sans-logis, des itinérants qui se voient refuser un droit à l'expression.

N'y a-t-il pas cependant un discours romantique, une forme d'exclamation lyrique qui, au nom de la condition de minoritaire, entend faire jouer le registre de l'expression éloquente et de sa mise en scène minoritaire ? N'y a-t-il pas, sur ces questions, l'expression d'une ambigüité ? Le sujet de la prise de parole est à la fois dévalué et digne de parole, exploité, spolié et capable, par ailleurs, de faire valoir la rigueur et, surtout, la clameur de son propos. C'est dans ce domaine qu'une théorie de l'exigüité peut avoir une signification toute particulière, ainsi que le propose François Paré.

La dévaluation de soi peut être une manière de se présenter à autrui sous une forme préservée, encapsulée. Elle correspond à l'énonciation d'une conscience identitaire qui refuse d'être sous-estimée, mais qui, cependant, hésite entre l'affirmation de soi et le concours de l'adversaire-dominateur qui contribue à cette dévaluation. En somme, la prise de parole n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Pour mieux lutter contre cette domination, il faut aller plus loin, oser revendiquer que cette minorisation ne peut être la seule définition acceptable de l'exigüité. Celle-ci correspond de plus à un éthos, à une manière de vivre dans le monde. Pour ces raisons, la notion d'exigüité requiert d'être saisie et amplifiée hors du cadre de la littérature si cette dernière est, avant toute chose, l'expression d'un malaise de compression, de rétrécissement du sujet. Faut-il que la littérature soit l'expression d'une cause perdue, entachée par un mauvais sort qui nous empêcherait de quitter le domaine de l'exigüité ?

Ce n'est donc pas le caractère régional, local ou provincial des littératures minoritaires qui devrait nous intéresser. Ce n'est d'ailleurs pas le point de vue retenu par François Paré, dont l'indépendance d'esprit bien connue le conduit à des avancées nettes dans le domaine de la littérature franco-ontarienne, notamment. Ainsi, le concept de minorité introduit un facteur de comparaison mélioratif ou péjoratif, eu égard à l'idée d'une identité pleine et entière (sans que nous ne sachions vraiment de quoi il s'agit). Ce rapport est identitaire faute de mieux. Le concept dénombre les identités individuelles qui trouvent place dans le grand ensemble de l'identité collective. Dans cette perspective, une échelle de valeurs implique de calculer, du plus petit au plus grand nombre, la somme identitaire, cette apparente

opération arithmétique qui repose sur des principes qui n'ont pas cours dans le domaine littéraire. De fait, la notion de minorité est relative. Pour l'étudier sérieusement, il faudrait faire intervenir le caractère conflictuel de cette mise en relation d'identités qui prétendent opérer selon le modèle d'un dénominateur commun.

En d'autres termes, seule une gradation permet de comprendre l'emplacement des cultures minoritaires, que Paré reconnaît :

Je persiste donc à parler, malgré ces problèmes de définition, de *petites littératures*. J'entends par là un ordre de relation avec l'histoire littéraire, telle que cette histoire s'est formulée dans un apparent anonymat telle qu'elle a elle-même institué ses ordres de grandeur au sortir du XVI<sup>e</sup> siècle en Europe (2001 [1992], p. 23).

À la suite du propos de François Paré, la notion d'exiguïté ne devrait pas être entrevue de façon péjorative. Elle permet de mieux comprendre qu'une littérature minoritaire n'est pas dénombrable. Certes, les enjeux de l'assimilation ne sont pas négligeables. François Paré ne l'ignore pas. Les défauts de mémoire de la diglossie peuvent créer des œuvres fortes (c'est le cas de celle de Patrice Desbiens) quoique la faculté de manipuler la langue et ses codes n'est pas donnée au premier venu.

Il demeure qu'une littérature minoritaire n'est pas déterminée par sa seule dimension démographique, de même qu'elle n'est pas enclose dans l'écrin du territoire dans le meilleur des cas, la fosse à déchets dans les situations bien réelles d'exclusion et de violence. La littérature, ce n'est pas d'abord l'objet de la géographie, l'expression naturelle d'un écoumène culturel. Une littérature minoritaire, est-ce avant tout une littérature entravée par des voisins trop puissants (une puissance coloniale ?), dans un rapport de force géopolitique ? Est-ce une littérature dont la conscience linguistique est ravivée ? Le langage des locuteurs d'un espace minoritaire ressemble à l'expression d'un discours contraint. Les cantons du langage deviennent des espaces rapetissés qui logent la forme vernaculaire d'une communauté restreinte.

Qu'est-ce qu'une littérature minoritaire ? On peut faire appel aux propos de François Paré, qui écrit :

J'entends par « littératures minoritaires » les œuvres littéraires produites au sein des minorités ethniques à l'intérieur des États unitaires. On pourrait recenser d'autres types de minorités, réelles ou idéologiques, dont notre société est très consciente : homosexuelle, régionale (la littérature de l'Outaouais au Québec), économique (la littérature des travailleurs) ou autres. Mais je ne retiendrai pas ici des découpages, quoiqu'il soit possible de penser que les principes évoqués s'appliquent dans l'ensemble à toutes les formes de production culturelle minoritaire. Car ce qui importe, c'est le rapport inégal au pouvoir (2001 [1992], p. 26).

Un rapport inégal au pouvoir, ne fut-ce pas ce que j'ai tenté de mettre en relief dans ma définition des loyautés conflictuelles (Harel, 2007)? Comme tout un chacun, je suis un affamé de normalité, du moins, dans le domaine de la littérature d'ici. Pour une fois, il serait pensable d'avoir une littérature semblable aux autres, ni plus ni moins. Mais lesquels? Qui sont ces autres, sans majuscule, qui nous offrent le spectacle d'une normalité qui rassure? On a beau chercher à gauche et à droite, tenter d'identifier ces clercs de la normalité, il faut convenir que la littérature se passe bien de nous. Dans toute écriture, le sujet de l'énonciation est par moments minoritaire, esseulé. Parfois, ce sujet se lève, fâché. Il tape du poing, veut se faire entendre. Il a la majorité pour lui.

Il ne s'agissait pas ici, c'était en effet le pari de mon propos, de faire de cette littérature de l'exiguïté, ou de cette théorie de l'exiguïté, l'expression conforme des littératures minoritaires. À mon sens, une théorie de l'exiguïté permet de prendre au sérieux l'aspect à la fois contraint et ouvert, ample et tendu de l'acte de pensée. Antonin Artaud fait partie de cet univers au même titre que Lina Lê. Certes, les expressions de littératures minoritaires peuvent souscrire plus que d'autres à cette menace diffuse que représente un territoire incertain, encore que la notion d'exiguïté manifeste une contention mise en œuvre dans un territoire qui se rétrécit à vue d'œil. À ce sujet, François Paré tient un discours exigeant qui envisage la littérature franco-ontarienne comme l'expression d'une conscience identitaire qui met en relief ces enjeux liés à l'exiguïté. En témoigne le fait français en contexte minoritaire, tel qu'observé dans les œuvres de Jean-Marc Dalpé ou de Patrice Desbiens, parmi divers auteurs. Ainsi, la littérature franco-ontarienne met en relief cette idée phare que l'exiguïté, au même titre que les révolutions minuscules de la pensée chez un Deleuze et un Guattari, peut provoquer un subit retournement de perspective. En somme, le minoritaire peut devenir tout à coup un sujet majoritaire qui ne se sait pas encore tel dans l'ordre du discours.

## BIBLIOGRAPHIE

- Axelos, Kostas. 1957. « Rimbaud et la poésie du monde planétaire ». *Revue de métaphysique de morale*, no 3 (juillet-sept.), p. 303-330.
- Cassirer, Ernst. 1972 [1953]. *La philosophie des formes symboliques 2, la pensée mythique*. Trad. par Jean Lacoste. Paris : Minuit, 348 p.
- De Certeau, Michel. 1994. *La prise de parole, et autres écrits politiques* [texte original 1968-1985]. Paris : Seuil. Coll. « Essais », 280 p.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. 2012 [1972]. *Capitalisme et schizophrénie. L'anti-Œdipe*. Nouv. éd. augm. Paris : Éditions de Minuit, 500 p.
- Harel, Simon. 2006. *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*. Montréal : VLB Éditeur. Coll. « Le soi et l'autre », 136 p.

- . 2007. « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise ». *Québec Studies*, vol. 44, p. 41-52.
- Klein, Melanie. 1988 [1947]. *Essais de psychanalyse 1921-1945*. Paris : Payot, 452 p.
- Paré, François. 2001 [1992]. *Les littératures de l'exiguïté*. Ottawa : Le Nordir. Coll. « Bibliothèque canadienne-française », 230 p.
- Simmel, Georg. 1984. « Digressions sur l'étranger » [texte original 1908]. Dans *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Anthologie réalisée et présentée par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph. Paris : Aubier, p. 53-59.

## Notice biobibliographique

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il est directeur du Laboratoire sur les récits du soi mobile et codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité. Depuis quelques années, Harel propose des essais-fictions qui font place à la subjectivité du chercheur, dans une réflexion mettant en cause les lieux communs de l'identité. Directeur d'ouvrages collectifs, auteur de nombreux essais, écrivain, responsable de numéros de revues, il a plus de cinquante publications à son actif. Il a fait paraître récemment *La respiration de Thomas Bernhard* (Nota bene, 2019), *Signaux faibles* (2019), un ouvrage tiré à compte d'auteur et à édition limitée avec Marie-Christiane Mathieu, et *La mort intranquille : autopsie du zombie* (PUL, 2019), codirigé avec Jérôme-Olivier Allard et Marie-Christine Lambert-Perreault.